

*La vie ou la mort, peu m'importe, pourvu que je possède
mon Sauveur !*

La vénérable JEANNE MARIE DE LA CROIX.



CHAPITRE VII

LA SAINTE COMMUNION NOTRE PLUS DOUCE CONSOLATION

*Calix meus inebrians, quam
præclarus est!*

Mon calice est enivrant, qu'il
est magnifique!

(Ps. xxii, 5.)

Elisée ayant commandé à son serviteur de préparer le repas des enfants des prophètes, qu'il avait invités au temps de la famine, cet homme leur servit une viande où il avait mêlé, par méprise, des herbes vénéneuses. Mais aussitôt qu'ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : « O homme de Dieu, il y a dans cette viande un poison qui nous fera mourir ! » Alors, le Prophète dit : « Qu'on m'apporte un peu de farine. » Et la mêlant à la viande, il en ôta toute l'amertume et tout le venin (1). — Symbole expressif des misères de notre vie, et de l'efficacité de la divine Eucharistie ! Tous, nous sommes ici-bas abreuvés d'amertume ; tous nous mangeons le pain de la douleur : c'est la dure

(1) IV Reg, iv, 40 et 41.

pauvreté, c'est la pénible maladie, c'est la cruelle malice, c'est la mort impitoyable qui nous frappe au cœur en nous ravissant les chers objets de nos affections. La vie et le trépas, cependant si contraires, ne s'accordent que pour nous tourmenter, en mêlant à nos joies l'absinthe et le fiel. Où trouverons-nous une consolation pour nos douleurs sans nombre? Dans la divine Eucharistie, figurée par la farine d'Elisée. Jésus en effet, par la sainte Communion, *écarte* les malheurs qui nous menacent, *bannit* les maux qui nous pressent ou du moins nous *les fait doucement et patiemment supporter*.

I

En premier lieu, l'Eucharistie est une divine protection, *deifica tutela*, comme parle saint Gaudence. Elle nous met à l'abri de tous les malheurs, et dissipe par la présence de Jésus-Christ toutes les appréhensions qui pourraient troubler notre repos. Qui ne serait en sûreté, quand le Sauveur lui fait un rempart de son propre corps? Celui que nous recevons à la sainte Table est le Dieu qui a donné des lions à ses serviteurs pour leur défense; qui a protégé les martyrs dans les amphithéâtres; qui a servi les anachorètes dans les déserts; qui a garanti l'honneur des vierges jusque dans les lieux infâmes; qui a fait les funérailles de ses saints, en creusant leur fosse après leur trépas. Quoi d'étonnant s'il nous sert lui-même de défenseur et de fidèle gardien; s'il fait fuir loin de nous les maux qui nous menacent? C'est Jésus-Christ dans le Très Saint-

Sacrement qui protège les nations, et garde leur honneur sur les champs de bataille.

O Salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium ! (1)

C'est lui qui, de l'autel, protège l'Église militante; et si la barque de Pierre vogue sans sombrer au milieu des flots courroucés, c'est que, dans l'auguste mystère de l'autel, il est l'ancre de salut qui la préserve du naufrage. C'est lui qui, par sa perpétuelle présence dans nos Tabernacles, fait subsister le monde, et l'empêche d'être englouti dans les abîmes creusés par les crimes sans nombre des humains. C'est lui aussi, dans la sainte Communion, redisons-le bien haut, pour notre consolation, qui protège les prédestinés. Il les met à l'abri des coups de Satan : les démons, dit saint Jean Chrysostome, prennent la fuite aussitôt qu'ils aperçoivent en nous le sang du Christ, *hic mysticus sanguis demones quidem expellit et procul esse facit* (2). Il les préserve des maladies, comme la manne, qui le figurait, entretenait les Israélites dans une santé incorruptible. Il les garantit de la mort; il les comble de mille bénédictions dont ils ressentent les effets à tous moments, mais dont ils ne reconnaîtront parfaitement la cause que dans l'éternité. Nous devons donc, avec plus de raison que David, nous écrier, en revenant de la Table sainte : « Quand même je mar-

(1) Ex Lit. Cath.

(2) S. Joan. Chrys. *Hom. lxi ad pop. Antioch.*

cherais au milieu des ombres de la mort, je ne redouterai pas le malheur, ô Seigneur, parce que vous êtes avec moi ! » *Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es* (1). Voilà pourquoi, écrit saint Grégoire de Tours, les premiers chrétiens gardaient la sainte Eucharistie dans une petite tour d'or ou d'argent environnée d'aigles ou de lions. Ils voulaient signifier que l'autel est une forteresse inaccessible à la douleur, et que le pain qu'on y prend nous donne des ailes d'aigle pour fuir les misères de la vie, un cœur de lion pour y résister et les vaincre !

II

Deuxièmement, la sainte Communion nous console en nous délivrant des malheurs qui nous accablent. Qui oserait le nier ? Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lui le Dieu fort, Lui le maître des esprits et des cœurs, Lui au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, est tout-puissant pour nous arracher aux vexations du démon qui tourmente notre imagination, pour nous délivrer de la tyrannie des passions qui troublent et agitent notre cœur, pour guérir nos infirmités corporelles, pour faire taire la malignité humaine qui nous persécute, pour réparer les coups que nous a portés la mauvaise fortune. N'est-ce pas Lui qui autrefois rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralyti-

(1) Ps. xxxii, 4.

ques ? N'est-ce pas lui qui réduisait au silence les persécuteurs de ses disciples, les calomniateurs de la pécheresse convertie ? N'est-ce pas Lui qui rappelait à la vie Lazare, mort depuis quatre jours ? A-t-il épuisé sa puissance ou sa miséricorde ? Ne nous dit-il pas encore aujourd'hui : « O vous qui souffrez et n'en pouvez plus, venez à moi et je vous soulagerai ? » — Nous lisons, dans la vie de saint Hyacinthe, le trait suivant, attesté avec serment par quatre cent huit témoins dans le procès de la canonisation de l'illustre protecteur de la Pologne. Les Tartares venaient de faire invasion dans la ville de Kiev, mettant tout à feu et à sang. Pour soustraire à la profanation des barbares l'auguste Sacrement, saint Hyacinthe, qui disait la Messe, ouvre le tabernacle, prend le ciboire et s'enfuit avec ses frères, tenant d'une main les hosties consacrées, et de l'autre une statue de la Sainte Vierge, d'un poids de huit cents livres, qui lui paraissait aussi légère qu'un roseau. Sans être inquiété par les féroces envahisseurs, il gagne les portes de la ville et le chemin de la Pologne. Arrivé aux bords du Borysthène, il ne trouva point de bateau pour le passer ; mais Jésus eucharistique lui servit de barque et de batelier. On vit se renouveler le miracle des Hébreux traversant la mer Rouge à pieds secs et de saint Pierre allant à son divin Maître en marchant sur les flots. Il posa les pieds sur les eaux, et les eaux ne ployèrent pas. Le saint poursuivant son trajet, après une longue route, arriva à Cracovie, où il déposa dans un monastère son double fardeau si doux et si léger. — Avez-vous remarqué comment saint Hyacinthe, par la protection de l'Eucharistie, échappa au feu des barbares, aux gouffres du Borysthène ? Preuve que Jésus dans le Saint-Sacrement nous délivre des

maux qui nous accablent et des dangers qui nous menacent. N'avez-vous pas admiré comment la statue de la Sainte Vierge perdit toute sa pesanteur, grâce au divin voisinage de Jésus-Christ? Touchant symbole de la vérité qui nous reste à expliquer, savoir, que Notre-Seigneur à la sainte Table nous console en nous ôtant le sentiment de nos maux.

III

Je le suppose, Dieu, par un secret dessein de sa Providence, n'a pas écarté de nous le malheur : la sainte Eucharistie est là pour nous consoler, soit en nous ôtant le sentiment de la douleur, soit en nous la faisant supporter patiemment et généreusement.

Le vin eucharistique, dit un pieux auteur citant Albert-le-Grand, comme le vin naturel, a la propriété de faire oublier les choses pénibles et de chasser la tristesse, *somnum suavem inducit... claros et leves faciens spiritus et non meminit omnem tristitiam* (1). Que de choses, tous les jours, on serait heureux d'oublier? Que de misères! Que de froissements! Que de brisements de cœur! Combien de fois on voudrait ne plus penser à certains souvenirs, à certaines ingratitude, à certaines profondes blessures faites à l'âme! Chrétiens, vous avez à côté de vous le divin calice de l'oubli; buvez, enivrez-vous et vous laisserez toute angoisse au fond de la coupe; vous vous relèverez, l'esprit clair et dispos, le cœur allégé; ce sera le songe évanoui d'un

(1) Alb. Mag. *de Euch.*, dist. III, tract. II, c. 1.

rêve pénible, *claros et leves faciens spiritus*. « J'ai mon banquet divin, s'écriait saint Grégoire de Naziance, c'est ma ressource contre ceux qui me persécutent; c'est là que je me nourris, que je goûte un délicieux repos; c'est là que j'endors toutes mes peines, *in quâ reficior et quidquid insurgit consopio* (1). » Au fait, qu'est-ce que communier? C'est recevoir le Sauveur en nourriture: c'est posséder le souverain bien, la beauté suprême, l'ami le plus dévoué, en sorte que l'âme peut dire: « Mon bien-aimé est à moi, *Dilectus meus mihi!* (2) » Quand donc la mauvaise fortune voudrait vous réduire au dernier degré de la misère, consolez-vous, elle ne peut rien vous ôter que Notre-Seigneur ne vous rende avec usure. Je veux qu'elle vous ait dépouillé de tous vos biens; vous êtes trop riche si le Saint-Sacrement est votre trésor. Avec une si enviable possession, vous ne pouvez être pauvre, et vous ne regretterez jamais ce que vous avez perdu, si vous savez estimer ce que vous avez gagné. Je veux qu'elle ait troublé vos plaisirs, et mêlé le fiel et l'absinthe à votre bonheur; elle n'a pu empoisonner que les ruisseaux; la source de la joie vous demeure toujours claire et limpide. Je veux qu'elle attaque votre réputation; mais le jugement de Dieu vaut bien celui des hommes, et qui porte au fond de son cœur le soleil de la gloire, et toute la lumière du ciel, ne doit point craindre l'ombre de la terre. Enfin, quelque disgrâce qui vous arrive, vous pouvez oublier les maux que vous souffrez, en vous souvenant seulement du bien dont vous avez la jouissance!

(1) S. Greg. Naz. *Orat.* v.

(2) Cant. I, 2.

Mais il peut arriver, parce que Dieu le juge meilleur pour nous, qu'en revenant de la sainte Table nous ne soyons pas délivrés des peines qui nous menacent ou nous affligent ; il peut se faire même que nous ressentions vivement l'aiguillon de la douleur. Ne perdons pas confiance : Jésus eucharistique remplira à notre égard le suprême office de consolateur, en nous donnant le courage de souffrir patiemment, et même, si nous sommes fidèles à la grâce, de souffrir avec joie. Car, ainsi que parle un saint docteur, le doux Jésus change tout en douceur, même la douleur : *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit !*

Il nous encourage et nous fortifie par les divines lumières qu'il répand dans notre esprit. Il nous fait comprendre par sa parole intérieure le mystère de la souffrance. Il nous la montre comme une source d'amour, où nous pouvons nous laver de nos quotidiennes infidélités ; comme un feu purificateur, qui nous fait expier les peines dues à nos péchés ; comme une monnaie précieuse, qui nous permet de payer au céleste créancier les dettes de nos frères coupables ; comme un glorieux exercice, où nous remportons les plus magnifiques victoires, et où nous nous préparons les plus splendides couronnes.

C'est une consolation bien douce pour un malheureux d'avoir un ami qui compatisse à sa peine ou seulement des compagnons d'infortune, surtout quand c'est l'amour qui les lui donne. Mais voyez donc comme le doux Jésus est plein de tendresse pour celui qui souffre. Il veut le consoler ; il l'appelle à lui ; il lui promet les plus ineffables soulagements ; que dis-je ? il vient à lui, il descend dans son cœur, et là, comme il écoute avec bonté ses plaintes et ses gémissements ; comme, dans le mystère indicible de l'union eucharis-

tique, il prend part à ses peines ! Au reste, l'amour le met sous les espèces du Sacrement dans un état tel qu'il souffre, autant que le permet la qualité d'un corps glorieux, toutes les misères qui nous accablent. Si la pauvreté est notre fléau, quel dénûment plus grand que celui de Jésus-Christ ? Il n'a pour tout vêtement que les blanches espèces sacramentelles. — Si nous gémissons dans la servitude d'une pénible dépendance, regardons Jésus-Hostie. Il s'assujettit tellement à la volonté du prêtre que, sans avoir égard à ses qualités bonnes ou mauvaises, il obéit ponctuellement à sa parole ; sans délai, sur son ordre, il se rend présent sous les accidents du pain et du vin, auxquels il demeure si étroitement lié, qu'on peut librement disposer de lui et le porter, sans résistance aucune de sa part, partout où l'on veut. — Sommes-nous dans le mépris ? Jamais notre humiliation n'égalera celle du Sauveur au tabernacle. Il est abandonné dans les bourgades, déshonoré dans les villes, profané par les impies, blasphémé par les incrédules, et souvent ses amis eux-mêmes le traitent avec de grandes irrévérences. — La maladie est-elle l'épreuve qui nous torture ? Nous avons dans l'Eucharistie un auguste compagnon de douleur. A la vérité, il ne souffre plus, mais il renouvelle, à l'autel, tous les signes de ses souffrances. Son côté y est ouvert, ses mains percées, son sang répandu, son corps mystiquement séparé de son sang par les paroles de la Consécration !

Mais le bon Jésus fait mieux encore pour adoucir nos peines. Après avoir éclairé notre esprit par ses lumières, après nous avoir soutenus par ses sympathies, après nous avoir encouragés par ses exemples, par la sainte Communion, il nous rend l'adversité non-seulement tolérable, mais désirable. Grâce à cette di-

vine nourriture, ceux qui étaient engourdis par la tristesse, comme le prophète Élie fuyant la colère de Jézabel, se relèvent fortifiés et pleins de cœur, reprennent vaillamment leur chemin, et, à travers toutes les inclémences de la fortune, s'avancent sans regarder en arrière, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la montagne de Dieu. C'est à la Table sainte que l'âme chrétienne puise cet enthousiasme pour la souffrance, qui étonne notre timidité. C'est la participation au festin sacré qui nous rend, comme les apôtres, tout joyeux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. C'est la sainte Communion qui fait soupirer les âmes d'élite après la persécution, malgré les angoisses qui l'accompagnent; après le trépas, malgré les horreurs qui lui font cortège. *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (1). C'est elle qui faisait dire à sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir », et à sainte Magdeleine de Pazzi : « Non pas mourir, mais souffrir !!! »

Ames désolées, qui succombez sous le poids de la douleur, allez donc au Dieu de toute consolation, au Dieu de l'Eucharistie. Allez avec confiance à la Table sainte, et le doux Jésus allégera le fardeau qui vous écrase, tempérera l'amertume de vos peines et même les changera en joie. *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit*. Il écartera de vous les dangers; si le malheur vous frappe, il vous en ôtera le sentiment; si vous éprouvez les rigueurs de l'adversité, par ses lumières, par sa compassion, par son exemple, par sa grâce toute-puissante, il vous donnera de souffrir vaillamment pour la gloire de Dieu et votre salut, en sorte que vous recueillerez, pour votre couronne éternelle, sinon

(1) Phil., 1, 23.

les lis immaculés d'une vie sainte et heureuse, du moins, les roses empourprées d'un long martyre patiemment supporté.

Qu'importe la croix sur les épaules quand l'Eucharistie est dans le cœur!

MGR MERMILLOD.